

égoïstes, elle n'avait pas même songé à questionner Simone sur ses affaires, qui ne l'intéressaient pas le moins du monde, et elle se bornait à exercer strictement, pendant la route, ses devoirs de surveillance.

— Vous avez votre chape, votre sac, votre parapluie, vos caoutchoucs ? demanda-t-elle à Simone quand toutes deux descendirent à la halte d'Erlington,

— Oui, chère miss.

— Bien. Passez par ici. Donnez votre ticket. Allons chercher une voiture.

La vallée étroite, entourée de coteaux boisés, où se groupait le village, devait être, en été, très verte et d'une agréable fraîcheur ; mais, en cette saison, elle n'offrait rien que des teintes tristes, des aspects désolés d'arbres sans feuilles. Sur le fond de brume grise, on voyait à peine se détacher les toits rouges des maisons, pour la plupart des petits cottages de travailleurs, au milieu desquels tranchaient quelques constructions plus importantes, affectant un même déplorable style gothique, et qu'à première vue Simone prit toutes pour des églises. C'étaient, en réalité, la mairie, l'école, un magasin, l'habitation du pasteur et enfin l'auberge des *Armes d'Erlington*.

Là, les voyageuses trouvèrent une voiture.

Les moyens de transport sont toujours, chez les Anglais, la dernière chose qui manque ; mais lorsque le maître du logis, un Yorkshireman à la figure placide et rusée, se fut juché sur le siège de sa carriole, et que la vieille miss lui eut donné ordre de la mener au château, il resta le fouet en l'air, comme s'il n'eût pas compris.

— Que dit-il ? demanda Simone, l'entendant murmurer une objection, pour elle inintelligible.

La vieille demoiselle était devenue rouge d'impatience.

— Il prétend qu'il ne peut aller au château parce que les grilles sont fermées. Mais j'exige qu'il nous conduise toujours jusqu'à ces grilles, ou, sans cela, je ne payerai pas.

Cette menace produisit son effet, car, après un court débat, l'homme rendit les rênes, et la patache s'en alla, cahotant par les chemins boueux, montant, puis descendant de petits coteaux ou, pour mieux dire, des vallonnements successifs. Bientôt le village disparut derrière un pli de terrain. Simone remarquait avec surprise que le pays devenait de plus en plus solitaire. A droite, à gauche, devant et derrière soi, on n'apercevait que des bois dépouillés, sans trace d'habitation.

— En Angleterre seulement, on trouve des endroits aussi favorables pour la chasse au renard ! dit la vieille demoiselle, qui ne manquait jamais de faire ressortir les avantages de son pays. Mais le château de votre tante est plus loin que je croyais.

On arrivait cependant au parc. Le cocher montrait, au milieu des arbres, des piquets blancs, reliés ensemble par des fils de fer, et formant une délimitation. Il hésitait d'abord à franchir cette enceinte ; puis rassuré par la solitude complète, et cédant aux objurgations venues de l'intérieur, il continua sa route.

On entrait dans un bois plus touffu, plus régulièrement planté, dont la cognée des bûcherons avait, depuis des siècles, respecté les arbres géants. Les chemins, plus larges, avaient des courbes savantes, de majestueux détours. Partout on remarquait des ronds-points, des clairières, habilement ménagés, des mouvements de terrain ingénieux, des ouvrages d'art de toute sorte, témoignant de la contrainte imposée à la nature par le travail de l'homme. Mais, pour une cause ou pour une autre, ce travail avait cessé, et la nature reprenait son libre essor. Les broussailles croissaient à leur gré, le lierre et le gui étouffaient les chênes, des talus s'éboulaient, des mares se creusaient où stagnaient les eaux de deux ou trois hivers. Les branches sèches jonchaient le sol, les feuilles mortes recouvraient les allées d'une couche épaisse et humide dans laquelle s'enfonçaient les roues de la voiture ; mais cet abandon même, la complète solitude et jusqu'à la tristesse de cette journée pluvieuse ajoutaient au caractère de grandeur sombre et monotone de ce parc immense, superbe, tel que Simone n'en avait jamais vu autour des plus riches demeures de France.

On roulait depuis un petit quart d'heure quand la voiture s'arrêta de nouveau devant une grille monumentale. Le cocher parut fort surpris de voir cette grille légèrement entre-baillée, mais il ne s'en entêta pas moins dans son refus d'aller plus loin.

— Il vous dit qu'en marchant devant vous, vous arriverez droit au château, traduisit la vieille demoiselle à Simone qui descendait de voiture.

Et, consultant anxieusement sa montre, elle ajouta :

— Vous voici en lieu sûr. Je vous laisse aller seule, pour plus de célérité. J'attendrai ici que vous fassiez prendre vos bagages. Hâtez-vous, de grâce, car j'ai peur de manquer le train !

Ravie d'avoir terminé sa mission, elle donna un rapide *shake-hand* à Simone, qui s'éloigna aussitôt avec toute la diligence requise.

Une fièvre d'impatience gagnait maintenant la jeune fille, s'accroissant à mesure qu'approchait l'instant décisif. Ses hésitations, ses timidités s'étaient fondues dans l'ardeur de la lutte prochaine,

et la respectueuse terreur qu'inspiraient évidemment au public cette demeure et celle qui l'habitait, piquait sa curiosité sans abattre son courage.

En franchissant la grille, elle eut un souvenir des contes de fées lus dans son enfance.

— Ne dirait-on pas que je vais moi aussi, chercher dans le palais de l'ogre, la plante de vie, l'eau qui chante ou l'oiseau qui dit tout ?

Elle regardait autour d'elle avec précaution, songeant instinctivement aux dragons qui, d'ordinaire, veillent sur le trésor, et, comme pour ne pas faire mentir les traditions légendaires, des aboiements furieux et un bruit de chaînes violemment secouées la firent tressauter. Des niches, établies de chaque côté de l'entrée, sortaient deux énormes chiens des Pyrénées, grands comme de petits ânes, velus comme des ours blancs, l'œil injecté, ouvrant des gueules baveuses garnies de crocs aigus.

La longueur calculée de leurs chaînes les retint chacun à un pas de Simone, mais elle avait senti leur souflier.

— Et d'une épreuve ! se dit-elle, poursuivant son chemin sans se laisser troubler par cet incident.

La pluie s'arrêtait, et, malgré la rapidité de sa course, Simone admirait les proportions grandioses de tout ce qui l'entourait. A perte de vue s'étendaient des allées interminables, des pelouses, vastes comme des prairies, des massifs d'arbustes rares ; les serres occupaient l'emplacement d'un palais ; les dépendances, entrevues de loin, faisaient l'effet d'un village, et le château, qui apparaissait confusément derrière les arbres, présentait une masse sombre et gigantesque, un entassement formidable de murailles grises et de toits enchevêtrés. Mais, dans ses proches abords, comme dans le parc, on était frappé de la solitude profonde, de l'air de complet abandon qui régnaient, tout à fait inexplicables, étant données les habitudes soigneuses des propriétaires anglais et la fortune célèbre de la maîtresse d'Erlington.

— Ma tante est peut-être absente... ou morte ? se dit Simone, qui n'avait pas encore songé à ces éventualités.

Aiguillonnée par cette crainte, elle pressa le pas, s'inquiétant davantage, à mesure qu'elle avançait, de ne pas rencontrer âme qui vive, de ne pas voir même une trace de roues dans les allées, l'indice quelconque d'une fréquentation humaine.

Simone arrivait au château et se heurtait maintenant à un mur, haut comme un mur de couvent, fermant l'entrée de la cour et percé d'une grille hermétiquement close, doublée de plaques de tôle.

La jeune fille considérait avec un certain découragement ces nouveaux obstacles, quand un point mouvant attira soudain son attention.

Tournant l'angle gauche du mur, une forme humaine venait de surgir et semblait approcher avec lenteur et précaution.

Quelqu'un enfin ! Simone ne put résister à une première impulsion qui la poussait en avant, mais une seconde impulsion, presque aussitôt, la rejeta en arrière.

La personne qui paraissait était un homme, un jeune homme, un gentleman certainement, à en juger par l'élégance de son allure, la correction de sa mise, et, en présence de cet étranger, Simone éprouvait, pour la première fois, la gêne de son isolement, se laissait envahir par cette timidité féminine qui n'est pas incompatible avec le courage.

Elle aurait voulu maintenant éviter la rencontre désirée tout à l'heure, mais cela n'était plus en son pouvoir. Le nouveau venu l'avait aperçue, lui aussi, et il marchait droit sur elle, soulevant son chapeau avec la surprise courtoise d'un homme bien élevé en face de visiteurs inconnus.

Il était jeune, vingt-cinq ans environ, très grand, très blond, un teint rosé d'homme du Nord, la figure un peu trop petite et trop enfantine pour sa taille.

Sans même prendre le temps de le regarder, Simone demanda :

— Je désirerais voir Mme d'Avron. Auriez-vous l'obligeance, monsieur, de me dire si elle est ici ?

Elle avait parlé français, toutes les phrases anglaises dont elle s'était appliquée à bourrer sa mémoire lui faisant soudainement défaut, et ce lui fut un véritable soulagement que d'entendre son interlocuteur lui répondre en français aussi, avec un accent très pur, cherchant seulement un peu ses mots :

— Si c'est lady Eleanor que vous demandez, mademoiselle, elle est ici. Mais cela ne signifie pas que vous puissiez la voir. Je dois vous en avertir, à mon grand regret, à mon très grand regret.

Il souriait d'un sourire légèrement équivoque et fixait Simone avec une admiration mal déguisée. Elle ne comprenait pas bien ce que voulaient dire ce sourire et ce coup d'œil, mais jamais on ne l'avait encore regardée de cette façon, et, inconsciemment, elle rougit, ce qui fut loin de nuire à sa beauté.

— Permettez-moi un bon conseil, reprit le jeune homme qui se familiarisait. Si, comme je le suppose, vous n'avez pas un intérêt majeur à franchir cette porte — du geste il désignait la grille, — gardez-vous de perdre votre temps et votre patience à y frapper !